

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Nouvelles nouvelles d'ici



---

Number 36, Winter 1993

Poste restante

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3943ac>

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this review

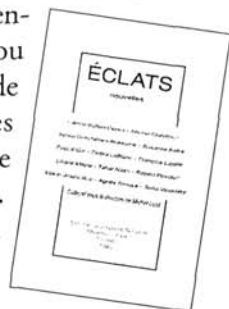
(1993). Review of [Nouvelles nouvelles d'ici]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (36), 103–107.

### D'éclats divers

Collectif, sous la direction de Michel Lord, *Éclats*, Collège universitaire Glendon, Toronto, 1993, x-111 p.

**É**clats rassemble treize textes d'autant d'individus de partout de par le monde que le hasard a réunis en janvier 1993 dans le cadre d'un atelier de production littéraire. À la base du projet de recueil, deux contraintes s'imposaient : se dépenser au sein du groupe (avec tout ce que cela demande de courage devant la critique des pairs) et faire bref, serré, tel que l'exige la pratique de la nouvelle.

Dans « Une musique à part », d'Anne Bullon-Cassis, un couple se livre à la confiance. L'homme déclare n'en plus pouvoir de suivre « la voie des autres », de « s'éloigner de lui-même » (p. 13-14). Créateur, libre penseur dans l'âme, il témoigne de sa dépossession. Sa compagne tentera de lui rendre son identité. En terrain musulman, encore, Michel Chedjou (« Un voyage mouvementé ») relève le problème de l'incapacité des étrangers à intervenir dans les affaires intérieures d'un pays (le Nigeria, ici) où le fanatisme religieux affronte le régime militaire. Sous la pluie de bombes en territoires occupés, à proximité de Beyrouth, une famille échappe à la mort grâce au destin sous l'allure d'un vieillard inconnu indiquant la route de l'exil (Liliane Mayla, « Le vieil homme sur le pont »). Tahar Nasri (« L'histoire d'une mineure ») raconte les déboires de Loulou, riche étudiant dans un pays de l'Est, un peu voyant par désinvolture, surtout apprécié pour ses devises, et de Louka, 24 ans, employée dans des studios de cinéma. Tombe la loi des apparatchiks : l'on ne peut épouser un étranger sans le consentement des parents. Des voyages, il y en est souvent question : traversée d'un désert australien au coeur duquel surgit un *roadhouse*, véritable manne (bière, gazoline, toilettes,



eau, topless) — nouvelle rafraîchissante de Sylvie Deschênes-Rhéaume (« L'escale »); entretien privé d'Alexandra avec Athéna dans la prospère cité de Knossos au cours d'un pèlerinage si longuement attendu, en Grèce (Sofia Vassilaki, « Le voyage ultime »); errance d'une enfant morte-vivante arrêtant les voyageurs au carrefour d'une route pour qu'on la ramène à la maison, d'où la persuasion que les êtres chers tentent de revenir (Debra Le Blanc, « Rêve ou réalité? »); excursion désolante de Claude au village natal, inquiet quant à savoir si les habitants n'auraient pas perçu la peur dans le regard de ses parents ou entendu le camion bruyant qui était venu les chercher (Agnès Thillays, « Une heure sombre du matin »). Voyage scripturaire aussi — aux accents brossardiens — qu'inspire à un passant la capture d'une phrase anonyme, flottant place des Vosges (Pascal Gin, « Un matin, place des Vosges »). La nouvelle de Susanne Folke (« Anne et sa grand-mère ») repose sur une ambiguïté linguistique que commet une fillette en pays étranger. Revenue de l'au-delà, une grand-mère se venge à l'endroit de qui s'était débarrassé de sa berceuse couinante (Robert Pelletier, « La berceuse »).

En bout de ligne l'expérience reste positive, compte tenu des délais dont les étudiants disposaient dans un contexte de production collective à caractère expérimental. Quant à ce que l'ouvrage « fasse quelques vagues » (p. 5), c'est fort à souhaiter. Il est toujours intéressant de voir, même sommairement, par la réfraction ou la diffraction d'un éclat de miroir, ce qui se passe ailleurs et chez soi.

Claude Sabourin

### **L'indicible : piège ou choix ?**

Tiziana Beccarelli Saad, *Les mensonges blancs*, Montréal, Triptyque, 1992, 70 p.

**I**l est vrai que les textes sont peu nombreux (trois), mais les qualités d'écriture et d'analyse psychologique compensent large-

ment. Ces nouvelles présentent chacune une variation d'un même thème qui est le malentendu auquel vient se greffer une réflexion sur le besoin de protéger son jardin secret. Elles se ressemblent énormément par leurs préoccupations, leurs intentions et leurs manières de concevoir le rapport avec la mère ou les autres, ce qui ne contribue pas peu à donner une unité au recueil.

« Insistants malentendus » est celle qui reflète le mieux l'ensemble du recueil et, incidemment, elle s'avère la mieux réussie, surtout si l'on tient compte de la subtilité du propos qui fait se confondre l'amour et la haine dans une relation entre une fille et sa mère. L'auteure a préféré jouer sur la complexité de l'être humain plutôt que sur une vision manichéenne. Et c'est heureux ! L'amour et la haine sont pressentis ici non pas comme deux réalités parallèles mais comme deux pôles. Sa « lecture » de l'être humain s'avère on ne peut plus réaliste sans toutefois se compromettre dans le fatalisme. « Le sentimentalisme puéril » (p. 19) n'y a guère sa place, ce qui n'empêche pas la promotion discrète de valeurs telles que la tendresse et la compassion.

Plus tragique, « Les ronces » s'intéresse au malentendu comme générateur de drames humains. C'est pour ne pas perdre son amant que Brigitte, sur les conseils d'une amie, fera le choix de l'avortement qui lui sera toutefois contesté par son médecin. Une fois l'enfant au monde, elle imaginera une mise en scène pour s'en débarrasser à l'hôpital. Ce texte m'accroche moins que les autres parce que moins vraisemblable. Il faut également préciser que les fréquents changements de perspective narrative n'aident pas. Une certaine logique est tout de même respectée. Il aurait toutefois fallu de meilleurs enchaînements d'une partie du récit à une autre. Il reste que trois parties, c'était peut-être trop pour une nouvelle si courte.

« L'impatience de l'angoisse », qui m'a plu davantage, raconte une histoire complexe et néanmoins touchante entre un jeune sidéen et sa mère. Mme Saad a fait montre d'une habileté indéniable en éludant le pathos et les clichés d'usage et en empruntant même un regard lucide au besoin :

Il me regarde presque timidement et me dit :

— Je te voyais déjà mourir de chagrin.

— On dit ça, on ne le fait pas. (p. 69)

Son troisième ouvrage en est certes un de maturité du fait qu'il dénote une magnifique prise de conscience de la nature humaine et de ses contradictions. Dommage qu'elle n'ait pas plus articulé cette problématique avec la relation amoureuse qui est un peu négligée et qui est toujours mise au service d'un autre questionnement, le plus souvent la relation avec la mère. Mais au fond, qu'est-ce que l'amour ?

Martin Thisdale

### À propos de l'amour

Anne-Marie Alonzo, *Galia qu'elle nommait amour*, Laval, Éditions Trois, 1992, 109 p.

**U**ne première lecture publique de cette œuvre eut lieu à la Maison des arts de Laval le 31 août 1992. L'adaptation scénique et la mise en scène étaient de France Castel. Il est vrai que l'on retrouve dans cette version écrite certains tics de l'oral telle que la récurrence du pronom « elle » et du nom « Galia » qui amorcent pratiquement chaque phrase ou paragraphe. Ce style pourrait se justifier dans un contexte plus poétique. Notons que la poésie, même si elle ne constitue pas l'intention première de l'ouvrage, est tout de même très présente. Mais la forme du récit, en général, rappelle davantage la nouvelle, plus spécifiquement la novella, par sa longueur (109 pages), sa structure (5 divisions) et ses ambiances pleines de tension.

Anne-Marie Alonzo raconte donc l'histoire d'une passion entre deux femmes, sujet qui est loin d'être galvaudé. On lui saura gré de n'avoir pas perdu de temps à justifier cette relation et son caractère dérangeant par rapport aux normes d'une société intolé-

rante. Elle a simplement préféré axer son propos sur le sentiment amoureux avec tout ce qu'il comporte d'intensité, de quête d'absolu (jamais résolue), mais surtout de paradoxe. Sa vision de l'amour s'avère on ne peut plus réaliste si l'on tient compte de toutes les contradictions et de toutes déchirures qui la caractérisent.

On a parfois du mal à croire aux personnages parce qu'ils sont trop idéalisés (surtout Galia) et mystiques. Ils n'apparaissent pas assez vulnérables (humains) ou, devrions-nous plutôt dire, ils le sont trop, ce qui les porte sans doute à refuser sans cesse la passion, élément pourtant capital du récit. C'est plutôt la tendresse qui semble triompher à la fin. Cette fin heureuse (le retour de Galia) enlève toutefois un peu de poids à la réflexion sur le malentendu amoureux.

Il reste que les prises de conscience de l'amour, de son côté provisoire ainsi que de « l'insoutenable » solitude « de l'être » doivent être prises en considération. Elles soulèvent d'emblée un problème plus intéressant encore par sa complexité, celui de l'altérité. La fusion apparaît désormais impossible..

Toutes ces réflexions sont fort bien nuancées, respectant les contradictions de l'être humain mais également ses excès. Haine et amour se confondent !

Pour ce qui est de l'écriture même, le passage de l'oral à l'écrit aurait nécessité, comme nous l'avons souligné plus avant, quelques ajustements supplémentaires. L'auteure nous donne parfois plus l'impression de raconter que de faire passer des émotions. Et le fait que ce soit un conte ne constitue pas vraiment une excuse ! Il reste que les qualités d'évocation d'Anne-Marie Alonzo demeurent indéniables.

**Martin Thisdale**